

L'état d'esprit de la permanence tranquille

JONATHAN LIVERNOIS, *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Boréal, 2014, 144 pages

Patrick Moreau

Volume 9, numéro 1, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, P. (2014). Compte rendu de [L'état d'esprit de la permanence tranquille / JONATHAN LIVERNOIS, *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Boréal, 2014, 144 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(1), 13–13.

L'ÉTAT D'ESPRIT DE LA PERMANENCE TRANQUILLE

Patrick Moreau

Professeur de littérature au collège Ahuntsic

JONATHAN LIVERNOIS

REMETTRE À DEMAIN. ESSAI SUR LA PERMANENCE TRANQUILLE AU QUÉBEC

Montréal, Boréal, 2014, 144 pages

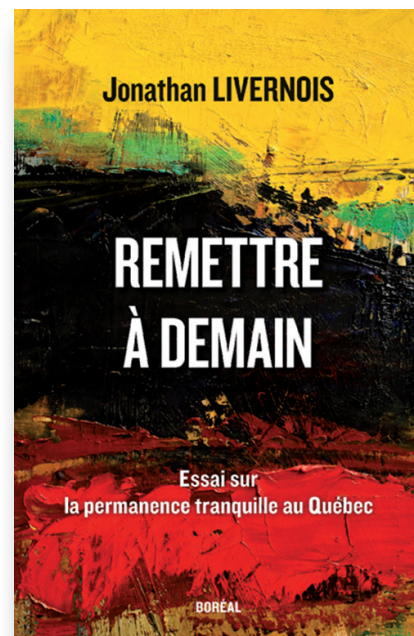
Je me souviens encore de la perplexité qui m'avait saisi à la lecture des résultats d'un sondage – c'était, si mes souvenirs sont exacts, quelques années ou quelques mois après le second référendum perdu de 1995 – dans lequel une large majorité des répondants affirmaient qu'ils voteraient NON à un prochain référendum sur la souveraineté, mais, et du même souffle, répondaient OUI à la question : «Pensez-vous que le Québec sera un jour indépendant?» Le même genre de perplexité me saisit à nouveau il y a deux ou trois ans alors que je discutais de la loi 101 avec des étudiants convaincus qu'il fallait l'assouplir, que le bilinguisme n'avait que des avantages, qu'il était bien naturel qu'on exige une parfaite connaissance de l'anglais pour travailler à Montréal, etc. mais qui étaient en même temps tout à fait persuadés que le Québec serait toujours francophone, parce que, *vous savez*, me dit une étudiante sur un ton très convaincu, *les Québécois ont des têtes de cochon* et donc, sous-entendait-elle ainsi, ils résisteraient toujours à l'assimilation.

Cette ambivalence, pour ne pas dire cette contradiction entre un refus de prise en charge du présent (par un vote décisif, une législation) et une confiance assez largement illusoire dans l'avenir est le thème même de l'essai de Jonathan Livernois, *Remettre à demain* paru au Boréal au début du printemps. Ce trait de la mentalité québécoise est un effet de ce qu'il appelle, à la suite de Pierre Vadeboncoeur, la «permanence tranquille» (p. 18). Les «Québécois d'ascendance canadienne-française» seraient selon lui prisonniers d'«une sorte d'idéalisme hors du temps», qui engendrerait leur «passivité» (p. 22) et les abonnerait aux «combats perdus», aux «projets inachevés» et aux «prochaines fois» (p. 16-17). Ils seraient en quelque sorte condamnés à demeurer à côté de l'Histoire, de leur propre Histoire, car persuadés au fond d'eux-mêmes qu'il n'est jamais trop tard, qu'il sera toujours temps, plus tard, de tout recommencer. Ce «sentiment, tapi au fond d'eux-mêmes, que rien ne pourra faire disparaître leur présence en terre d'Amérique» (p.31) serait donc à double tranchant, offrant à la fois aux descendants des Canadiens-français d'antan une sérénité rassurante et une passivité, voire une déprise par rapport au réel.

L'évidence de ce constat fait la force de cet essai de Livernois. Il est en effet certains essais dont les qualités insignes tiennent à ce qu'ils nous disent *ce que nous savons déjà*. Précisons-le tout de suite, cette remarque n'est absolument pas à prendre en mauvaise part. Encore moins ironiquement. Bien au contraire. Ce genre d'essai révèle en effet au lecteur une vérité dont celui-ci n'avait jusque-là pas tout à fait conscience, mais dont il n'a pas non plus de peine à se convaincre au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture tant celle-ci lui permet de renouer en quelque sorte avec son propre esprit. La lecture devient alors symbiose, mais à la condition que l'auteur ait le talent de mettre des mots sur ce qui sans lui en serait resté au stade de la simple intuition – et ce talent Jonathan Livernois l'a éminemment; à la condition aussi qu'il sache creuser cette intuition de départ pour en faire un élément fédérateur, un principe explicatif, qui permet d'élargir la réflexion et de comprendre bien des tendances ou des événements placés successivement sous sa lumière; bref, que ses explications éclairent véritablement le lecteur.

Or, si l'essayiste est globalement convaincant lorsqu'il remonte aux sources de cette «permanence tranquille» (qu'il retrouve entre autres dans l'historiographie clérico-nationaliste qui a imposé, dès la fin du XVIII^e siècle, cette «vision d'un peuple béni de Dieu», vision qui a selon lui quelque chose de «compensatoire» et procède avant tout «d'une incapacité d'atteindre [...] un objectif vital [...] : le contrôle du pays temporel», p. 37), ou quand il analyse à sa lumière les causes de l'échec de la Rébellion des Patriotes, ou encore les raisons de l'inachèvement de cette modernisation du Québec entreprise lors de la Révolution tranquille, il l'est encore plus quand il se risque à traiter de certains événements récents, particulièrement du si mal nommé «Printemps érable».

Se tenant loin des irréductibles opposants au mouvement étudiant comme de ses thuriféraires béats, il porte sur lui et surtout sur ses lendemains un regard lucide, quand il fait par exemple remarquer avec justesse que toute cette «énergie dégagee pendant tant de mois» s'est finalement «évaporée», la «colère» se voyant alors «remplacée par une sorte de sentiment tiède qui a permis de repousser à plus tard la contestation, l'action» (p. 99). Comme on dit en bon québécois, la *balloune* s'est dessoufflée. Et, finalement, constate-t-il avec amertume,



passant du même coup à un registre plus personnel, «nous avons préféré nous dire que cela aurait pu arriver, que nous étions une génération allumée, pleine d'idées, qui saura faire plus tard» (p. 101). Le verdict quant à cet essoufflement semble juste. Il confirme, comme le dit encore Livernois, que «[l]a permanence tranquille, fût-elle revêtue d'habits plus-que-moderne, ne dort jamais» (p. 97).

Là où, en revanche, il me semble que cette lucidité de Livernois peut être prise en défaut (sans compter quand il reproche à Mathieu Bock-Côté d'être une «mauvaise pythie» pour avoir prédit, avec au final à peine deux ans d'avance, la déconfiture électorale récente du Parti québécois – p. 78), c'est quand il s'essaie, dans le dernier chapitre de son livre, à proposer une voie de sortie en dehors de cette «permanence tranquille» apparemment invincible, une solution destinée à consommer une rupture définitive avec cette procrastination perpétuelle autant que collective qui caractériserait jusqu'à aujourd'hui le peuple québécois. On conviendra que s'en remettre comme il le fait à la littérature pour faire «éclater» (p. 115) la force qui permettra aux Québécois de «conjurer l'aspect mortifère du retour au même» (p.114) n'est sans doute pas la solution la plus en prise sur le réel qui soit. Ce faisant, ne renoue-t-il pas précisément avec cet «idéalisme hors du temps» (p. 22) qu'il dénonçait dans les chapitres précédents? On peut se demander aussi si «[n]otre résistance à nous poser la question de l'identité», la «sorte de sagesse enfantine» qui nous définit, qu'il invoque à la suite d'Alain Farah (p. 113) ne sont pas elles aussi des succédanés contemporains de la mission spiritualiste sans «contrôle du pays temporel» qui devait selon les conceptions cléricales d'autrefois être celle du peuple québécois. ♦